

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'écriture et l'institution À propos des inédits de Nelligan, Gauvreau et Borduas

André Gervais

Numéro 24, hiver 1981–1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gervais, A. (1981). L'écriture et l'institution : à propos des inédits de Nelligan, Gauvreau et Borduas. *Lettres québécoises*, (24), 87–88.

L'écriture et l'institution

À propos des inédits de Nelligan, Gauvreau et Borduas

L'état d'urgence d'une situation de fait se mesure au bois mort, à la *lettre morte* de la masse critique qui la constitue comme objet (aveuglant, inouï).

Ce n'est que récemment que commencent à s'articuler à peu près normalement une littérature dite québécoise en quelque sorte fournie, vivante, autonome et l'idée qu'il faut prendre les moyens — voir l'institution éditoriale et l'institution universitaire, entre autres appareils — pour qu'elle soit lisible et qu'elle puisse être analysée : l'idée qu'il faut fournir, par exemple, des éditions correctes, complètes, savantes voire critiques des textes « importants », au moins.

D'une part je n'oublie pas qu'il y a presque vingt ans entre la première édition critique faite au Québec et la suivante : entre celle, par Luc Lacourcière (de l'Université Laval), nettement en avance à et sur l'époque, des *Poésies complètes* de Nelligan (Fides, 1952) et celle, par Jacques Brault et Benoît Lacroix (de l'Université de Montréal), des *Oeuvres* de Saint-Denys Garneau (PUM, 1971). D'autre part je me dis qu'il n'y a pas, qu'il n'y a plus à hésiter : il faut mettre maintenant la puce à l'oreille au lecteur qui s'intéresse de plus en plus à cette littérature et qui risque, au moins dans les trois cas suivants, d'être pris, le doigt dans l'oeil, en flagrant délit de lire à la manqué.

I Émile Nelligan

Luc Lacourcière, dès 1952, indiquait ici et là, dans la section « Notes et Variantes » de cette édition critique dont le titre complet est *Poésies complètes 1896-1899* (voir p. 284, 287-288, 317-318), que Nelligan avait écrit après 1899. On sait plus précisément, depuis 1973 (voir Paul Wyczynski : *Bibliographie descriptive et critique d'Émile Nelligan*, Éd. de l'Un. d'Ottawa, p. 29-30), qu'il y a cinq carnets d'hôpital — pas

Emile Nelligan

et son Œuvre



Couverture de la première édition des poèmes de Nelligan par Dantin.

moins de 300 petites pages écrites —, sans compter les nombreuses feuilles détachées qui ont été retrouvées, transcriptions à la pièce pour des religieuses, gardes-malades, journalistes, visiteurs divers, etc.

Tous les textes d'hôpital peuvent être divisés ainsi : poèmes de Nelligan d'avant 1899 (« après-textes » en quelque sorte des textes de l'édition Lacourcière), poèmes et prose de Nelligan d'après 1899 (nouveaux textes, donc), poèmes d'auteurs français, belges, canadiens-français, anglais et américains. Tous ces textes (sauf les nouveaux poèmes et prose et les quelques lettres écrites à l'hôpital qui ont été retrouvées) sont plus ou moins réécrits, dérivés, bricolés, joués au signifiant, attestant à l'envi un travail élaboré de

et à partir de ce qu'on appelle aujourd'hui l'intertexte, de et à partir de ce qu'Isidore Ducasse dans ses *Poésies* (1870) appelait le plagiat, de et à partir de ce qu'il faut aussi appeler la variation (voir le sens musical de ce mot).

Or, bien que très parcimonieusement et très précautionneusement « montrés » — trois exemples : a) un texte malencontreusement inclus dans la seconde édition (1958) des *Poésies complètes*, retranché bien sûr de la troisième (1966) ; b) huit textes reproduits photographiquement dans *La Barre du jour* (no 16, oct.-déc. 1968) ; c) une vingtaine de textes exposés à la Bibliothèque Nationale du Canada (Exposition Crémazie-Nelligan, Ottawa, 1979-1980 ; voir le catalogue p. 47, 67, 69, 85, 91, 93, où ils ne sont pas reproduits) —, ces textes sont encore loin d'être accessibles, d'être vraiment considérés comme publiables, d'être publiés. Pourtant, dès 1968 (voir *La Barre du jour*, p. 55), on annonçait pour bientôt une édition critique des carnets, édition qui n'eut jamais lieu. Jacques Michon, dans une communication récente (Halifax, mai 1981, inédite) relative à ces textes, remarque justement :

Contrairement aux cas d'Hölderlin et d'Artaud, la production de la folie de Nelligan n'a cependant pas suscité d'intérêt. La critique s'est plutôt faite la complice de l'institution psychiatrique pour taire ce travail. Dès lors qu'il était classé comme fou, le discours de Nelligan après 1900 ne pouvait être entendu ou reçu autrement. On s'est arrêté parfois au texte de l'hôpital parce qu'il citait le corpus légitime, mais c'était une autre façon d'occulter la différence visible dans les variantes.

Ne faut-il pas comprendre ici comme précédemment qu'un choix a été fait par Lacourcière en 1952, choix reconduit avec d'infimes ajouts jusqu'à la plus récente réimpression de son édition

critique, selon les critères mêmes de Dantin de la bienséance et du bon goût, et ce malgré la dénégation (voir les *Poésies complètes*, p. 27). Dantin, on s'en rappellera, est le premier éditeur de l'œuvre de Nelligan (1904).

Il ne fait donc plus de doute d'une part qu'une réfection des supposées *Poésies complètes* 1896-1899 doit être effectuée avec tous les ajouts nécessaires (textes écartés alors et retrouvés depuis, par Lacourcière et par Wyczynski), d'autre part qu'un tome II (1899-1941), comprenant les carnets d'hôpital, toutes les feuilles détachées et les quelques lettres, en possession de l'un et de l'autre, devrait voir le jour muni d'un aussi bon appareil critique que le tome I. Ceci, comme on publie les moindres fragments de Mallarmé, de Nietzsche ou d'Artaud (Artaud dont on n'hésite pas à refaire, la découverte de nouveaux textes rendant cela possible, plusieurs tomes de ses *Oeuvres complètes*), comme Ponge publie les moindres avant-textes, c'est-à-dire l'ensemble des brouillons, des manuscrits et des épreuves (213 p.) de *La figue (sèche)* (4 p.). Ceci, afin de bloquer une fois pour toutes, au moins dans les faits éditoriaux, la reconduction d'un autre cliché : la folie.

II Claude Gauvreau

Jacques Marchand (*Claude Gauvreau, poète et mythocrate*, VLB, 1979), visant l'exhaustivité dans sa bibliographie (p. 392-406) relative aux écrits et parlés de Gauvreau, mentionne quarante-quatre textes de fiction (dont quelques-uns doivent être d'une ampleur certaine) écrits entre le début des années 30 et la toute fin des années 60, textes étrangement non retrouvés : *L'humour américain*, *Lobotomie*, *Ni ho ni bât*, *Les miracles se multiplient*, *La machine à décerveler*, 35 adaptations de théâtre d'avant-garde européen, *Gamahuchée*, *Le traitement de l'exhibitionniste*, *Mémoire*, *Bronjon*. J'ajoute qu'il serait sage d'avoir à l'esprit que cette liste n'est certainement pas complète.

Or quelques-uns de ces textes non retrouvés sont pourtant indiqués par Gauvreau lui-même dans l'*Autobiographie* qu'il rédige en 1969, année où il signe un contrat avec Parti pris qui publiera (non en 1971, date du copyright, mais en 1977) les *Oeuvres créatrices complètes* (1503 p.) dans une « édition établie par l'auteur » de 1969 jusqu'en 1971 si l'on se fie aux lettres écrites à Gérard Godin, alors directeur de ces éditions.

Pourquoi y a-t-il un décalage entre l'établissement de cette édition et cette autobiographie où les œuvres créatrices, les œuvres théoriques, les œuvres polémiques, les œuvres critiques et les œuvres alimentaires sont évoquées dans le foisonnement d'une chronologie linéaire ? Et comment interpréter ce décalage ? Serait-ce le fruit d'un (ré)aménagement de dernière instance ? Jacques Marchand, justement, en dit ceci (p. 389-390) :

Le gros livre des Oeuvres Créatrices Complètes est un objet entièrement conçu par Gauvreau. C'est lui qui a fait le choix des textes. C'est lui

qui voulait les voir réunis en un seul volume : monument funéraire, brique de pérennité, pierre philosophale. (...) Le titre Oeuvres Créatrices Complètes, choisi par Gauvreau, est en lui-même mystificateur. Le mot « complètes » perpétue dans l'édition québécoise une tradition d'inexactitudes rentables. On se souvient que la maison Fides publiait en 1949 une édition des Poésies complètes de Saint-Denis Garneau qui ne renfermait qu'une partie de sa production poétique.

On pourrait, publiées à la même époque chez le même éditeur et dans la même collection (dirigée, on le sait, par Luc Lacourcière), ajouter les *Poésies complètes* de Nelligan. Il y a sans doute d'autres raisons (outre les impératifs économiques), qu'on saura bien. Gauvreau a été à lui-même son propre Dantin, c'est-à-dire ce premier éditeur qui inclut, certes, mais surtout exclut des textes par centaines de pages : les lettres de Gauvreau à Jean-Claude Dussault, par exemple, écrites en 1949-1950, intitulées par Gauvreau d'abord *Lettres à un fantôme* et finalement *Lettres à Jean-Isidore Cleuffeu* (« extraits de lettres adressées à divers correspondants » dit étrangement une note de la rédaction d'*Études françaises*, dans son no de nov. 1971), font plus de 450 p. dactylographiées. On en publiera pourtant, du vivant de Gauvreau, une vingtaine de pages dans *La Barre du jour* (nos 17-20, janv.-août 1969).

Ces centaines de pages non retrouvées ou écartées (inédites ou publiées en leur temps dans des journaux, des revues, etc.), auxquelles il faudra ajouter la correspondance générale, feraient bien plusieurs tomes, attendus.

III Paul-Émile Borduas

Dans les essais d'écriture de Borduas des années 40, il est convenu que le premier est *Manières de goûter une œuvre d'art* (1943), le second, *Refus global* (1948) et le troisième, *Projections libérantes* (1949). Seules existent une très utile édition annotée du dernier de ces essais (sous la direction de François-Marc Gagnon, dans *Études françaises*, vol. VIII, no 3, août 1972) et une édition bilingue en un volume des trois essais plus quelques autres textes (*Écrits/Writings 1942-1958*, The Press of the Nova Scotia College of Art and Design, 1978). Nulle édition française complète, donc, et, bien sûr, nulle édition critique de l'ensemble des écrits (correspondance générale comprise) et parlés de Borduas, ensemble dont on voit bien l'ampleur à lire ce qui en est cité dans la somme de François-Marc Gagnon (*Borduas. Biographie critique et analyse de l'œuvre*, Fides, 1978). Cette édition aura eu comme précédent l'édition par André Beaudet des écrits de Fernand Leduc (*Vers les îles de lumière*, HMH, 1981) qui est, sauf erreur, la première édition longuement annotée de l'ensemble des écrits d'un artiste d'ici.

Or il faudra ajouter à cet ensemble des écrits et parlés de Borduas un long texte, sans doute le plus long et peut-être le plus important depuis

Projections libérantes, écrit à Paris à la fin de sa vie, non encore retrouvé. Ce que rappelle, justement, André Beaudet (*La désespérante expérience Borduas. Les Herbes rouges*, no 92-93, mai-juin 1981, p. 75) :

À la mort de Borduas, une rumeur a circulé à l'effet qu'il aurait laissé un manuscrit, disparu par la suite. Il serait en effet surprenant que Borduas, insistant à ce point sur le fait qu'il se soit occupé d'écritures, ait tout condensé dans les dernières lettres à Cl. Gauvreau, comme certains le laissent entendre.

Une brève description de ce texte se trouve, par exemple, dans le *Borduas* de Guy Robert (PUQ, 1972, p. 243-244).

* * *

À l'heure où on s'apprête à rééditer, dans un dispendieux et officiel programme d'une vingtaine d'éditions critiques, les « grands » classiques de la littérature canadienne-française tranquille — ce qui est intéressant et sera utile, bien sûr — selon un corpus établi par l'actuelle institution universitaire qui laisse pour compte, occulte, refoule des textes forts, c'est-à-dire des textes moins conformes, qui entrent peu ou n'entrent pas dans les ornières de la conception qu'elle se fait de la « bonne » littérature nationale, par exemple en laissant croire (voir Nelligan et Gauvreau, ici) que leurs éditions sont en quelque sorte déjà complètes, j'ai le plaisir de voir inscrite dans ce programme l'édition critique des écrits et parlés de Borduas, par André-G. Bourassa et François-Marc Gagnon.

Les clichés du génie et de la folie où sont pris l'un ou l'autre des trois *monstres*, objets d'amples récupérations diverses (nationalistes entre autres), ne reposent-ils pas, précisément, sur une méconnaissance aiguë, prolongée et entretenue de l'ensemble le plus complet possible de leurs textes ? C'est le truc bien connu de l'arbre qui cache — censure — la forêt, qui laisse entendre, dans la bienveillante et bien-pensante (in)attention portée au bruit de ses feuilles, que la forêt, au fond, n'est pas nécessaire, que la forêt ne donnerait pas vraiment quelque chose de plus. C'est le truc bien connu et tout à fait reçu de l'arbre qui, dans la perspective de l'institution, tient lieu de la forêt.

Il y a là, cela ne commence-t-il pas à être clair maintenant, matière à se mettre à l'ouvrage.

Ceux qui ont accepté le projet Borduas auraient peut-être accepté d'autres projets semblables si ces derniers leur avaient été présentés. Or cela, semble-t-il, n'a pas été le cas. Ne devient-il pas nécessaire alors de susciter des projets d'éditions savantes voire critiques d'œuvres contemporaines ?

André Gervais

(Contresignent : André Beaudet, André-G. Bourassa, François Charron, Jean Fisette, Michel Gay, Jacques Marchand, Jacques Michon)